Science et comportement (1991)
Vol. 21, n°2, P. 146-150.

CRITIQUES DE LIVRES

Génogrammes et entretien familial

Monica Mc Goldrick et Randy Gerson (1985).
Traduit de l'anglais par A. Ackerman et C. Van Custem (1990).
Paris: ESF éditeur (199 p.).

Ce livre porte sur la nature du génogramme, sa construction, les fondements théoriques de son interprétation et ses possibles fonctions en thérapie familiale et en recherche.

Le premier chapitre définit le génogramme et précise son utilité dans la compréhension des problèmes familiaux. Issu de l'intervention auprès des familles dans une perspective systémique, le génogramme se veut une représentation tangible et graphique d'une famille. Il constitue une sorte de carte des relations et des modèles de fonctionnement familiaux, incluant trois générations. Il comprend les événements importants de l'histoire familiale, en particulier ceux qui ont trait au cycle de vie (naissance, mariage, divorce, décès, etc.). Par ailleurs, il illustre les patterns relationnels les plus évidents dans la famille (relation très proche ou fusionnelle, conflictuelle, pauvre, etc.). L'hypothèse qui soutend son utilisation est la suivante: «les modèles relationnels des générations précédentes peuvent fournir des modèles implicites pour le fonctionnement familial de la génération suivante» (p. 24). Toutefois, comme le soulignent les auteurs, «les principes pour interpréter les génogrammes doivent être vus comme une grille de lecture, rien de plus» (p. 26). Il est important de ne pas les utiliser hors contexte et de les intégrer à l'entretien familial dans sa totalité.

Le deuxième chapitre décrit à la fois comment construire un génogramme et comment en retirer l'information utile pendant un entretien avec une famille. Dresser et interpréter la carte de la structure d'une famille nucléaire se révèle une tâche relativement simple. Toutefois, un regard sur le génogramme de la famille Fonda (p. 42) ou celui de la famille de Freud (p. 45) permet de constater la complexité et la difficulté que comporte une telle tâche. Dans de grandes familles aux multiples mariages, aux relations étroitement imbriquées, avec beaucoup de transitions et de changements (plusieurs mariages, liaisons parallèles, suicides, naissance hors mariage, etc.), cela demeure un défi tant de retracer le génogramme que d'en retirer une information pertinente. N'est-il pas plus facile de lire un résumé des informations contenu dans le génogramme que de les abstraire de ces cartes complexes?

Le chapitre trois explicite les règles pour interpréter le génogramme. Selon la théorie des systèmes, la structure familiale (la composition de la famille, la constellation fraternelle, le rang au moment de la naissance, le sexe dans la fratrie,

etc), le cycle de vie, les modèles répétitifs à travers les générations, les modèles relationnels et les triangles sont autant d'éléments qui permettent au thérapeute de générer des hypothèses sur le fonctionnement actuel d'une (la) famille. Pour chacun de ces thèmes, les auteurs donnent des exemples à partir desquels ils élaborent des hypothèses touchant le fonctionnement de la famille.

Enfin, les auteurs se centrent sur les principales applications du génogramme en thérapie familiale: engager la famille tout entière dans le processus thérapeutique, débloquer le système, clarifier les modèles familiaux, ces comportements étant compris comme des réponses aux problèmes (chapitre 4, p. 149). De plus, les auteurs traitent des domaines et problèmes de recherche suscités par l'utilisation du génogramme (chapitre 5).

Alors que le génogramme est un instrument plus ou moins connu de plusieurs praticien-nes d'orientation systémique, ce livre représente la première tentative d'énoncer clairement les principes tant de la construction que de l'interprétation du génogramme. La lecture est facile et agréable. Plusieurs exemples tirés de la vie de personnages connus illustrent bien la dimension culturelle de certains problèmes familiaux. Tout au long du livre, les auteurs rappellent le caractère hypothétique des interprétations qu'ils énoncent. C'est aussi sur ce point que nous voudrions attirer l'attention du lecteur. Trop souvent, les praticiens oublient le caractère hypothétique des interprétations rattachées aux variables d'analyse contenues dans cette grille. De plus, ils oublient peut-être le problème relié à l'absence de validité et de fiabilité de cet instrument, ou encore l'impact sur le fonctionnement familial que peuvent avoir des interprétations non fondées. Il est important de rappeler le besoin de recherche dans ce domaine afin d'appuyer l'utilité et la portée d'un outil tel que le génogramme.

Madeleine Beaudry, Ph.D.
Professeure
École de service social
Université Laval

* * *

Stop la mort ou comment faire réfléchir les suicidaires

Quinnett, Paul. Le suicide. Paris, Centurion, 1989, 189 pages.

Aider un suicidaire est toujours déconcertant pour un professionnel. Comment en effet porter secours à quelqu'un qui, par son intention de se donner la mort, refuse en quelque sorte de concevoir qu'un autre puisse l'aider? Aussi n'est-il toujours pas facile de trouver une personne consentante à prendre en charge un suicidaire. La crainte de l'échec de la thérapie, la motivation un peu trop tiède du client, sans compter les dangers de poursuite, sont des risques réels qui ont tôt fait de refroidir les bonnes volontés.

Paul Quinnett, lui, connaît le tabac. Des suicidaires, il en a rencontré des centaines. Et les millions qu'il n'a pu atteindre personnellement, il aimerait bien les

rejoindre par la voie de l'écrit. La page frontispice est sans équivoque à cet égard: le livre s'adresse d'abord à ceux qui y pensent ainsi, mais bien secondairement, qu'à tous ceux qui les aiment, vivent et parlent avec eux. Le défi que se donne l'auteur est d'ébranler dans leurs projets les suicidaires sérieux par la voie d'un dialogue direct parsemé d'argumentations, de mise en garde, d'appels à la raison, de gentilles menaces et d'un peu de compréhension. L'auteur est conscient de la hardiesse de son entreprise; il a suffisamment bien sondé les suicidaires pour connaître les entraves à surmonter. Il n'a pas la naïveté non plus de penser qu'un simple discours changera la face du monde. Ses amis ne lui confient-ils pas qu'il aura au moins eu le mérite d'allonger parfois une vie le temps de la lecture de ce livre. Quinnett ne prend pas sur lui toute la responsabilité de la prévention. Il offre des perches, des conseils, des tirades sur la façon de voir la vie autrement et c'est à l'autre d'en prendre son parti.

Le projet est en soi novateur. L'auteur veut retenir à la vie des gens en danger et les convaincre a la fin de recourir à une aide professionnelle qui ne peut, comme il est dit, être d'aucune façon remplacée par cette lecture. Une liste d'adresses de centres professionnels et de groupes d'entraide est offert en annexe. On a pensé aux Français, aux Belges, aux Suisses mais le Québec est absent de cette carte de la francophonie!

Le texte évite les pièges fréquents et n'offre pas de modes d'emploi faciles. Un chapitre sur la façon d'apprendre à vivre avec sa solitude n'est pas dénué d'intérêt. Mais ce n'est sûrement pas ce livre qui aurait empêché Hubert Aquin ou Marilyn Monroe de se suicider. Il fera hésiter les ambivalents et surtout ceux qui veulent se convaincre de changer d'idée. Je ne le recommanderais pas à des personnes en danger grave. Les obsessifs qui aiment retourner leurs problèmes sous toutes les coutures en auront par contre pour leur argent. Quant aux Japonais, il feront la surprenante découverte que pour eux «le suicide est une bonne façon de quitter notre bas monde». Ce type de gaffe n'est pas légion mais agace énormément.

Le grand défaut du livre est de prendre ce ton de conférence à large public où pullulent sur un ton mi-badin, mi-sérieux les anecdotes, les petits raisonnements, la fausse humilité, et les doux appels à la raison. On en sort amusé, interrogé mais très peu transformé. Même si l'auteur a passé beaucoup de temps dans la compagnie de suicidaires, et cela se sent dans chaque paragraphe, il n'atteint pas aux tripes. Dire au suicidaire que ses parents ne se sentiront pas libérés après son suicide même s'ils lui ont raconté toute sa vie qu'il leur était à charge va-t-il convaincre un suicidaire sérieux d'annuler son projet? Ou lui raconter cette histoire du désespéré qui veut se noyer et auquel un policier lance une corde de secours qu'il se refuse à attraper jusqu'à ce que le policier commence à le menacer de son arme? Le suicidaire y pensera-t-il à deux fois en lisant que les moyens «surs» comme le noeud coulant, le fusil ou la lame dans le coeur sont loin d'être aussi efficaces qu'on ne le croit, tout cela assaisonné de tableaux d'handicapés profonds qui se sont ratés? Lui faire remarquer que le suicide est illégal saura-t-il ramollir ses intentions? Comme on le voit, Quinnett ne manque pas de cordes à son arc et c'est cela qui finalement cause sa perte. En jouant sur tous les plans à la

fois, ceux de la raison, de la peur et de l'empathie, il n'arrive probablement pas à accrocher, pour ne pas dire ironiquement décrocher, son lecteur suicidaire. Comme le policier de son histoire, il joue à la fois de la corde et du revolver.

Quoi faire alors? Qui dit mieux? Il y évidemment la sage option de se taire ou d'apaiser sa compulsion à communiquer en choisissant des lecteurs différents. Je crois que plusieurs suicidaires sont prêts à écouter et peuvent être profondément influencés par un écrit. Il faudra cependant cesser de les prendre pour des enfants à qui on fait la leçon. Faire le récit par exemple de personnes qui ont traversé une crise suicidaire et qui luttent avec acharnement pour survivre ou qui ont par bonheur fini par se sortir du tunnel. L'excellent film de Richard Broutet «Spasme de vivre» qui aura probablement fait son apparition au moment de cette publication est un exemple de cette sensibilité aux conditions de vie du suicidaire qui fait malheureusement un peu défaut au présent volume. On a ici plus l'impression de se trouver en présence d'un discours de pasteur médiatique que de l'amorce d'un dialogue.

Michel Tousignant
Professeur
LAREHS
Université du Québec à Montréal.

* * *

Échelles d'anxiété, de manie, de dépression, de schizophrénie

Bech P., Kastrop M., Rafaelsen O.J., (Préface du Pr. P. Pichot) traduit de l'anglais par: O. Chambon, F. Poncet, L. Kiss (1989), Paris: Masson (Médecine et psychothérapie).

Le volume est de par sa concision, un instrument de référence. Il s'agit d'une traduction d'un manuel scandinave portant sur le développement d'instruments d'évaluation de la symptomatologie psychiatrique (Bech-Rafaelsen). Ce petit ouvrage portatif (77 pp) tente de proposer des définitions explicites et opérationnelles pour chacun des quatre concepts cliniques d'anxiété, de dépression, de manie et de «schizophrénie».

Sont incluses les échelles d'évaluation de type Likert (comme le bien connu Hamilton), les échelles visuelles analogiques (VAS) où la ligne peut être continue et les échelles discrètes (DISCAN) où la ligne peut être segmentée.

Le contenu s'adresse également aux échelles nomothétiques et à l'évaluation clinique où des recommandations pour la cotation sont suggérées de même qu'un glossaire de définitions précises des symptômes cliniques. Ces dernières sont rédigées dans un format clair et accessible. Des références dans le texte permettront l'utilisateur de déterminer la validité et la fidélité des échelles. Les auteurs ont laissé de côté les questions méthodologiques comme, par exemple, s'il existe vraiment une règle pour décider du niveau acceptable de fidélité inter-juges.

On peut dire également qu'il reste pour les psychologues des problèmes de validité d'une approche diagnostique et médicale vers les dimensions psychologiques (tel que discuté récemment dans le Journal of Health and Social Behavior, volume 30 (March) 1989).

En résumé cet ouvrage constitue une judicieuse et convenable source de référence sur des échelles d'évaluation pour les cliniciens qui travaillent en milieu psychiatrique.

Kieron O'Connor
Centre de recherche psychiatrique
Hôpital Louis-H. Lafontaine

* * *